

**UN JOUR
CE SERA VIDE**

HUGO LINDENBERG

UN JOUR CE SERA VIDE

Roman



VOIR DE PRÈS

*Ce livre est composé avec le caractère
typographique Luciole conçu spécifiquement
pour les personnes malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la Déficience visuelle
et le studio typographies.fr.*

© Christian Bourgois éditeur, 2020
© 2021, Voir de Près pour la présente édition

ISBN 978-2-37828-316-2

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

*Aux enfants seuls et aux aliénés
À la mémoire
d'Anne-Michèle Lindenberg*

« Ce bruit soudain de l'eau
dans ce silence suspendu,
ce serait comme un signal (...). »

NATHALIE SARRAUTE,
TROPISMES

PREMIÈRE PARTIE
BAPTISTE

1

Les Méduses

L'enfant est à contre-jour. On distingue à peine son visage encadré par une chevelure lisse de vrai garçon. D'abord, il n'est que la cordelette de son slip de bain rouge ou bleu, qui s'approche, jambes graciles, pour observer le spectacle immobile dont je jouissais pour moi seul. Puis-je continuer sans crainte l'auscultation de la méduse à l'aide du bâton ? Plusieurs vagues passent, inondant la petite île de chair translucide avant que j'ose tâter de nouveau. Je presse légèrement la peau épaisse, mais ce n'est déjà plus l'essentiel.

L'unique chose qui compte est désormais cette présence entre le soleil et moi. Un garçon de mon âge. Je me cramponne au bâton, orteils griffés dans le sable mouillé à la recherche d'un appui, tandis que la vague qui ruisselle sur la vague qui se retire me donne le vertige. « Tu la retournes ? » Nulle trace de défi dans la voix qui m'invite à poursuivre mes investigations. Une familiarité même, que je n'attendais pas. Mais je sais qu'il suffit d'une maladresse de ma part, un geste trop craintif par exemple, pour que cesse ce moment de grâce où rien n'existe entre nous sinon un peu de curiosité et cette masse compacte et urticante qui ressemble à un extraterrestre.

Chaque seconde nous rapproche du moment où il faudra dévoiler plus de soi qu'on ne voudrait. Alors sans un mot, profitant de la poussée du ressac, j'exécute la manœuvre : voilà l'animal sens dessus dessous, ses longs filaments offerts à la morsure du soleil et à notre innocente cruauté. Je m'accroupis pour discerner dans les méandres gluants ce qui pourrait être une larme, un œil, un visage. L'enfant aussi s'approche, frôlant mon épaule de ses cheveux mouillés dont une goutte froide se détache et coule lentement le long de mon bras. Trajet affolant de ce don de sel sur ma peau. « On dirait un sac plastique ». Je lève le visage vers celui du garçon qui sourit, qui

semble souriant autant que je puisse en juger tant je suis ébloui. Par le filet de mes yeux plissés, j'aperçois deux grands yeux verts et entre ses lèvres entrouvertes l'espace vide laissé par la chute d'une dent. J'imagine, dans un flash, le cadeau ou la pièce glissés sous l'oreiller épais, le baiser d'une mère, des volets qu'on ouvre sur le chahut d'une famille en vacances. « On la remet à l'eau ? » Les mots sortent plus doux que je ne l'aurais voulu, je trouve ma voix sotte, comme si elle trahissait une vérité qui me paraît soudain tragique et ridicule : je n'ai parlé à personne d'autre qu'à ma grand-mère depuis mon arrivée, autant dire depuis toujours. « À l'eau ? », le

corps se déplie en guise de désapprobation. « Et si on la tuait ? » Je regarde ses pieds, ses pieds à lui, indifférents au sol qui se dérobe sous les vagues, indifférents à l'écume, et j'imagine aux orties, aux ronces et à tout ce qui se croit assez important pour les empêcher d'avancer. « Il faut la crever pour voir comment c'est dedans. » J'examine l'enfant qui me surplombe dans sa toute-puissance. Moi accroupi, un bâton tordu à la main, le visage déformé par la lumière, et sa demande me paraît d'autant plus légitime que je n'aimerais rien tant que de savoir de quoi il est fait dedans. Lui. De quel fluide magique ses veines sont parcourues pour donner cet éclat

mat à tout son être. Alors je me lève, et avec une lassitude de vieux berger, j'enfonce le bâton en tournant dans la masse gélatineuse, à l'endroit qui m'a paru le plus tendre. Comme rien ne se produit je plonge encore la pointe jusqu'à déchirer la bête en deux. Elle est dure, insensible, comme une viande trop coriace, morte depuis des millénaires. J'abats un cadavre et la sueur accumulée dans mes cils coule soudain sur mes joues, larmes brûlantes qui effacent l'enfant, la plage et cette méduse que je sacrifie à la promesse d'une amitié estivale.

2

La Mouche

Est-ce que, comme une cellule, la méduse peut survivre à sa propre division ? La question flotte à la surface de mon esprit alors qu'immobile sur un fauteuil, j'aspire de minuscules gorgées de jus d'orange pétillant. Avec la paille, j'imité la mouche qui s'abreuve de lymphe sur mon genou, sa trompe plantée dans le petit lac d'une plaie dont j'arrache toute tentative de cicatrisation depuis des jours. Il faut bouger le moins possible, ne pas l'effrayer pour profiter encore un peu de sa présence. Comme avec le garçon